

## INTRODUCTION

Vu de près, le comportement des hommes et des femmes politiques n'est pas immuable<sup>1</sup>. Son histoire est riche de rebondissements, de transformations, de détails. Elle trahit les changements de civilisation des sociétés européennes. En considérant la longue durée, l'historien perçoit une mutation profonde de la présentation de

<sup>1</sup> Il existe peu d'ouvrages historiques sur le comportement public vu de près, essentiellement pour des raisons historiographiques. Longtemps, en effet, l'histoire politique a appliqué un décisionnisme strict. Cette histoire événementielle volontariste a ensuite cédé la place à un déterminisme matérialiste. Plus récemment, l'approche culturaliste a modifié les tendances. Les éléments les plus importants sur la question proviennent cependant de livres qui prennent en compte les représentations dans l'analyse des conduites. Outre les ouvrages cités au fil des pages, la conception des comportements en histoire contemporaine s'est nourrie de travaux sur des sujets voisins : Corbin (Alain), *Le village des cannibales*, Paris, Flammarion, éd. 1995, 204 p.; *id.*, *Les filles de noce*, Paris, Flammarion, 1982, 496 p.; le lien entre symboles et attitudes revient fréquemment dans Agulhon (Maurice), *Histoires vagabondes*, Paris, Gallimard, 1988, 2 vol. et dans Riosa (Alceo), *Rosso di Sera*, Florence, Ponte alle Grazie, 1996, 164 p.; l'interprétation psychique des actes, Boutry (Philippe), Nascif (Jacques), *Martin l'archange*, Paris, Gallimard, 1985, 400 p.; je me suis aussi inspiré des chapitres ritualistes de Prost (Antoine), *Les anciens combattants et la société française*, Paris, PFNSP, 1977, 2 vol.; de grandes perspectives se trouvent dans Tobia (Bruno), *Una patria per gli Italiani*, Bari, Laterza, 1991, 246 p.; sans oublier l'original Isnenghi (Mario), *L'Italia in Piazza – I luoghi della vita pubblica dal 1848 a nostri giorni*, Milan, Mondadori, 1994, 443 p.; parfois une biographie donne des indications, comme Milza (Pierre), *Mussolini*, Paris, Fayard, 1999, 985 p.; des historiens politiques ont pris en compte la forme et ses incidences idéologiques : Bouchet (Thomas), *Le roi et les barricades*, Paris, Seli Arslan, 2000, 220 p.; Rousso (Henri), *Le syndrome de Vichy*, Paris, Le Seuil, 1987, 379 p.; Burrin (Philippe), *La dérive fasciste – Doriot, Déat, Bergery*, Paris, Le Seuil, 1986, 534 p.; Mengozzi (Dino), *La morte e l'immortale – La morte laica da Garibaldi a Costa*, Manduria, Lacaïta, 2000, 405 p.; les périodes violentes ont donné lieu à des analyses fines : Audoin-Rouzeau (Stéphane), Becker (Annette), *1914-1918 Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, 272 p.; des instruments de travail regorgent parfois de précisions sur le lien entre tâche et dignité, comme dans Sirinelli (Jean-François), *Dictionnaire historique de la vie politique française au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1995, 1067 p.; quelques travaux donnent des indications sur le corps parmi eux, Baecque (Antoine de), *Le corps de l'histoire : les métaphores face à l'événement politique*, Paris, Calmann-Lévy, 1993, 420 p.; Wermeste (Catherine), «Des mutilés et des machines. Images de corps mutilés et rationalisation industrielle sous la République

soi en Occident, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. La politique s'en trouve bouleversée. Au-delà d'elle, le statut de l'humain est en question.

Car, comme l'écrivait Aristote, «l'homme est un animal politique<sup>2</sup>». Mille fois interprétée, la sentence contient un message dont les historiens ont peu utilisé la capacité inspiratrice. Animal? L'homme l'est de fait, en dépit des multiples croyances qui l'extrait de son environnement, le considérant comme une sorte d'élu, maître désigné par des puissances célestes pour assurer son règne universel. Politique? Parce que les hommes se regroupent en cités; en nations ou en États, dirait-on aujourd'hui. Mais le penseur hellène allait plus loin en soulignant que l'homme est un animal politique «plus que tous les autres». Là résidait la spécificité de l'espèce. Qu'advierait-il si l'être humain perdait la politique? Il ne serait qu'un animal et l'humanité disparaîtrait à son tour. Peut-il alors y avoir une véritable fin de la politique? Anticipe-t-elle la fin de l'histoire?

La thèse de cet ouvrage s'inscrit dans l'étude d'une mutation de longue durée. Depuis plus de deux siècles, en effet, le monde occidental assiste à la montée en puissance et à la mise en pratique d'une conception haute de la politique : la participation collective, le dévouement à l'intérêt général, la reconnaissance de la légitimité élective, la valorisation des idéaux, l'investissement dans les programmes partisans et même dans les utopies. Cet ensemble de croyances a fini par être intériorisé par les citoyens et leurs mandataires. La politique altière est aujourd'hui menacée d'extinction. Sa disparition, déjà bien engagée, ouvre la place à une lecture inédite des rapports humains, fondée non plus sur la politique, mais sur

de Weimar», *XX<sup>e</sup> siècle*, n° 61, janvier-mars 1998, p. 7-18; Ménard (Michèle), Duprat (Annie) dir., *Histoire, images, imaginaires (fin XV<sup>e</sup> siècle-début XX<sup>e</sup> siècle)*, Le Mans, Université du Maine, 1998, p. 395-476; Le Breton (David), *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, 1992, 263 p.; Brugière (Bernard) éd., *Les figures du corps*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1991, 351 p. Sur le visage, un panorama se trouve dans Chalier (Catherine) dir., *Le visage. Dans la clarté, le secret demeure*, Paris, Autrement, n° 148, octobre 1994, 238 p.; dans une discipline proche Le Breton (David), *Des Visages - Essais d'anthropologie*, Paris, Métailié, 1992, 327 p.; le classique, Courtine (Jean-Jacques), Haroche (Claudine), *Histoire du visage - Exprimer et taire ses émotions (XVI<sup>e</sup>-début du XIX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Payot, éd. 1994, 288 p.; l'un des auteurs s'est penché sur des cas particuliers Courtine (Jean-Jacques), «De Barnum à Disney», *Les Cahiers de médiologie*, n° 1, 1<sup>er</sup> sem. 1996, p. 73-81.

<sup>2</sup> Aristote, *Politique*, I, 2. «C'est pourquoi il est évident que l'homme est un animal politique, bien plus que n'importe quelle abeille ou n'importe quel animal grégaire. Car nous le disons souvent, la nature ne fait rien en vain» (éd. Nathan, 1983).

une conception du naturel qui condamne à terme le processus démocratique.

En un mot, le monde qui est le nôtre ne juge plus l'activité de gouvernement à partir des idées collectives voir des intérêts objectifs mais uniquement d'après des qualités personnelles. Les candidats sont désormais évalués suivant des critères comme leur vitesse, leur intelligence potentielle, leur beauté, la puissance de leur corps, leur âge ou leur poids, à la manière dont on évalue des chiens de combat ou des coqs dans les enceintes clandestines qui subsistent, à Bali et ailleurs<sup>3</sup>. L'homme politique est ramené à l'animal. Pas tout à fait encore, mais le processus de dégradation de sa pensée continue son travail de sape, au risque d'avoir de terribles conséquences sur la vie des nations.

La naturalisation de la politique n'est pas si récente que pourrait le laisser croire l'actuelle exaltation du naturel dans tous les secteurs de la société. Elle existait à l'état latent dans la revendication d'une politique raisonnée issue de la révolution scientifique. Comme cette dernière, la naturalisation est une fille mutante de la pensée chrétienne et prétend à la même universalité.

L'emploi du mot naturalisation dans le présent travail peut choquer. Naturaliser a communément deux sens. Le premier signifie prendre une nationalité, obtenir une citoyenneté nouvelle. Cette définition établit que la reconnaissance d'un individu par un État lui donne une nouvelle nature. Dans cette optique, la politique fait la nature de l'homme. Naturaliser a un second sens : transformer un corps de manière à le conserver. Ce faisant, il est vidé de ses parties dégradables, et sa dépouille est figée dans une posture. Le procédé donne une connotation lugubre au concept ici avancé. La naturalisation rapportée à l'évolution des attitudes politiques exprime le double mouvement d'exigence des citoyens d'un personnel politique à leur image, sans distinction particulière, et d'exaltation des conduites les plus simples et les plus communes de la part des élus<sup>4</sup>. Être naturel, dans ce contexte, revient à renoncer aux signes extérieurs de dignité et d'autorité des représentants du peuple, à minorer leur statut professionnel et moral. La naturalisation n'est pas totalement un mouvement volontaire. Elle ne correspond pas au programme spécifique d'une force partisane même si toutes s'en

<sup>3</sup> Geertz (Clifford), *Bali, interprétation d'une culture*, Paris, Gallimard, éd. 1983, 264 p.

<sup>4</sup> L'histoire des partis politiques traduit cette évolution, voir Pombeni (Paolo), *Introduction à l'histoire des partis politiques*, Paris, PUF, 1992, 456 p.; Ridolfi (Maurizio), *Interessi e passioni. Storia dei partiti politici italiani tra l'Europa e il Mediterraneo*, Milan, Bruno Mondadori, 1999, 486 p.

revendiquent. Son objectivation n'est que partielle car nombre de gouvernants sont encore persuadés de faire des concessions aux médias ou à l'opinion publique, sans reconnaître que toute leur personne est déjà baignée de cette philosophie occulte.

La notion de naturel remonte au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les philosophes des Lumières fondaient la politique sur le droit naturel, soit qu'ils y aient vu une relation génétique avec l'organisation des pouvoirs, soit qu'ils aient pensé les pouvoirs comme le fruit d'une rationalisation des lois naturelles<sup>5</sup>. La notion même de droit naturel supposait que le politique se réalise suivant les lois de la nature. Les penseurs de la république partaient de ce constat pour justifier l'action publique et la canalisation des formes démocratiques. De là un des grands mythes du monde occidental, celui d'un homme politique modelant un état de nature.

Ce mythe du naturel au service de la politique garantissait la supériorité de cette activité sur toutes les autres. Le caractère sacré du pouvoir et de l'État favorisait une écriture soumise du monde. Par la loi, les comportements bestiaux étaient réformés, et les individus gagnaient le statut de citoyen. L'armée connut une activité intense de reconstruction de l'humanité aux dimensions des nations. La discipline fut l'instrument d'épuration de l'être. Elle était présente à la parade, sur le champ de bataille, à l'école ou au travail<sup>6</sup>. Le règlement des conduites reposait sur une idée des individus qui dépassait leurs qualités physiologiques et psychiques. La citoyenneté était l'âme de chacun.

La dignité devint la notion clé du comportement. Longtemps, elle a cheminé avec l'honneur. La question n'était pas seulement de savoir tenir son rang, mais d'avoir une conscience publique de soi. Fondamentale était la capacité à distinguer les attitudes selon les lieux où l'on se trouvait. À l'Église, par exemple, un maintien pathétique était indispensable. Dans *La chartreuse de Parme*, Fabrice obtient un succès considérable en prêchant pour attirer l'attention de la belle Clélia. Il y met tant d'habileté que tous ses auditeurs pleurent. Leurs larmes expriment leur piété. Elles sont sociales et mondaines aussi. Ailleurs, à la cour, Fabrice sait distraire ses interlocuteurs et avoir de l'esprit, pour faire rire et gagner le cœur des puissants. Au théâtre ou au jeu, un maintien différent s'impose, fait de réserve et de feinte inattention. La compagnie des prostituées requiert une autre attitude. Partout, cependant, il faut conserver une certaine hauteur et garder la considération de soi, y compris seul

<sup>5</sup> Rials (Stéphane) dir., *Les déclarations des droits de l'homme et du citoyen*, Paris, Hachette, 1988, p. 350 sq.

<sup>6</sup> Foucault (Michel), *Surveiller et punir – Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, p. 135-171.

dans sa cellule, quand Fabrice attend son verdict. Même dans la Parme réactionnaire, le sentiment de sa propre valeur gagne les plébéiens, devenus nobles par la grandeur de leur cœur, tel Ferrante Palla.

La révolution civique (1776, 1789) a eu pour effet d'accorder à tous une égalité en dignité. Mais l'onction du suffrage corrige ce principe. À voir la pratique, les élus et les gouvernants ont immédiatement joui d'une considération particulière attachée à leur charge. L'autorité que leur conférait le pouvoir ainsi que la croyance en la dimension religieuse du sceau démocratique attachaient à leur personne un sens supplémentaire. Ils devaient le préserver et en être dignes. Leur attitude était à l'unisson de leur magistrature et leurs traits ont reflété le statut acquis.

Un arsenal immense permet de réfléchir sur les attitudes des grands et des modestes participants à la chose publique. La gravure, le dessin ou la peinture ont longtemps été les seules sources. Les artistes avaient leurs règles de travail et savaient choisir une palette d'émotions pour mettre en scène leurs théories<sup>7</sup>. D'ailleurs, les portraits des hommes de pouvoir n'ont pas toujours été austères. L'histoire de l'art a vu alterner des périodes où les traits présentaient une douceur et un relâchement exprimant la bonté ou la joie, comme ces cardinaux ou ces princes du Moyen Age tardif et de la Renaissance. Les prélats de la fin XVI<sup>e</sup> siècle préféraient les traits sévères et austères. Les femmes ont presque toujours gardé un air de douceur. Leur visage reflétait, comme leur corps, le rôle symbolique qui leur était assigné<sup>8</sup>. Sans doute pourrait-on faire correspondre les cycles d'austérité et de bonhomie avec les anciennes typologies du baroque et du classicisme<sup>9</sup>.

Mais la question de la représentation change avec l'émergence des techniques d'empreinte visuelle. Celles-ci ouvrent désormais la possibilité pour l'historien de s'interroger sur ces reflets – certes construits, voire déformés, du passé – avec l'espoir de retrouver quelque chose des règles de conduite et des gestes qui existaient, il y a encore peu.

Le royaume de l'image d'empreinte commence sûrement avec la

<sup>7</sup> Pour une approche des théories du portrait artistique, voir Pommier (Édouard), *Théorie du portrait de la Renaissance aux lumières*, Paris, Gallimard, 1998, 510 p.

<sup>8</sup> Sala (Charles), «Corps et idéologies : le goût du dysharmonique», journée d'études du Centre Pierre Francastel, *Images politiques*, Université de Paris X-Nanterre, 2 juin 2001.

<sup>9</sup> Faure (Elie), *Histoire de l'art*, Paris, Denoël, éd. 1987, 6 vol.

photographie. Depuis, il a envahi presque toute la surface visuelle. En se plongeant dans l'univers d'images fixes ou mobiles qui en découle, afin d'y découvrir les postures passées ou présentes, le chercheur est débordé par les fonds. De grandes histoires de France illustrées partant du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle l'étourdissent par la profusion des images historiques. Tous les événements semblent avoir eu des caméras pour les rendre. Lorsque ces froids témoins ont manqué la scène, ils en ont retrouvé les protagonistes et ont rejoué l'événement pour le montrer au public. Ces reconstitutions immédiates sont trompeuses, mais, s'agissant de lire les comportements en public, elles expriment ce qui était crédible.

On trouve tout dans cette Samaritaine esthétique ! Il est possible de découvrir des images rendant compte des exécutions de sentence de mort des condamnés depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : ici, la place quand l'exécution était publique; une autre fois, le corps décapité avec sa tête séparée; ailleurs la guillotine, attendant sa victime; l'entourage, gardiens de prison, procureur, bourreau<sup>10</sup>... Les professionnels sont là pour alimenter la presse qui les emploie ou les services dont ils dépendent : le protocole, les services de presse, les services techniques comme l'identité judiciaire, les renseignements généraux... À eux s'ajoutent les photographes des petits studios qui prenaient les familles, les mariages et avaient leurs marottes, les scènes de la vie urbaine ou rurale par exemple.

Leur production est presque dérisoire comparée aux fonds d'amateurs. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il en existe. La pratique ne cesse de se développer et, dès l'entre-deux-guerres, des appareils moins chers sont à la portée de qui veut se prêter à cette activité. À partir des années 1950, quel touriste n'en est pas pourvu? Il faut se figurer l'océan inconnu d'images qui gisent ici ou là, attendant de révéler la scène insolite et anodine pour celui qui l'a prise, mais déterminante pour l'enquêteur scrutant le second plan. Dans ces fonds privés subsistent bien sûr des clichés à haute valeur événementielle. Comment ne pas être étonné devant l'existence d'une photographie montrant Leclerc à la Croix-de-Berny, donnant l'ordre au capitaine Raymond Dronne de rouler vers Paris avec ses blindés<sup>11</sup>? Un témoin l'a prise et elle se trouve dans les archives privées de la famille. Quelqu'un avait pressenti l'importance de ce qui était en jeu : un militaire? Un ami? Un photographe des armées? L'ordre était déjà historique en lui-même. Le hasard, en revanche, a présidé à la prise du

<sup>10</sup> Dans un numéro censuré de *Photo* en 1981 se trouvaient les clichés de la médecine légale.

<sup>11</sup> Dronne (Raymond), «Avec la Nueve à la Croix-de-Berny», *Le Journal de la France de l'occupation à la Libération*, Paris, Historia-Tallandier, n° 173, 1972, p. 2158-2163. La photo est p. 2158.

corps d'Aldo Moro tassé dans le coffre de la voiture. Un amateur devenu ensuite professionnel passa la tête par la fenêtre de son appartement au bon moment.

La tentation est grande de considérer les principaux événements pour tenter de voir les postures des protagonistes et de les interpréter. L'image ne serait alors qu'une illustration enrichissante d'une histoire déjà connue.

L'ambition de cette recherche est ailleurs. Elle consiste à mettre en évidence l'existence d'un autre rythme de développement de nos sociétés, dû à des phénomènes collectifs difficiles à réduire au volontarisme historique. L'enjeu est de prouver, à l'aide de sources iconiques et écrites, la mutation des comportements, de la gravité et de la dignité vers les nouvelles attitudes empreintes de décontraction et de naturel. Force était de trouver des séries révélant le changement : en images bien sûr et en texte si nécessaire.

Deux types d'images ont été privilégiés. Des images disant la fonction de l'homme politique et mettant en rapport son identité personnelle et son rôle social. Les images identitaires des députés, nombreuses à chaque législature, sont de nature à donner une vision de la société en réduction et traduisent les évolutions des hommes politiques et, au-delà, de la manière de se présenter de leurs concitoyens. Car le propre de la classe politique démocratique est de conserver des points communs avec ceux qu'elle représente. La présentation de soi des députés est ainsi le reflet des civilités apprises hors de l'Assemblée, de l'idée qu'ils se font de la dignité de leur charge; de la part d'eux-mêmes qu'ils désirent souligner.

Viennent ensuite des images de reportage. Toutes ne sont pas prises à l'initiative d'acteurs politiques. Les reporters photographes ou les opérateurs qui tiennent les caméras travaillent pour le compte d'entreprises multiples à la recherche de sujets. Ils doivent fournir des documents faciles à vendre et à diffuser. Leur contenu oscille entre la routine majestueuse des fastes du pouvoir, la monotonie de la politique désenchantée et l'anecdote visuelle. Ces dernières sont les plus riches en gestes déplacés ou en visages étonnants. Toutes ne sont pas publiées faute de place ou parce qu'elles sont choquantes pour les éditeurs ou les producteurs qui préfèrent les écarter. L'historien peut les retrouver en dépouillant les archives photographiques qui ont conservé les négatifs, les planches contacts ou les chutes de montage (plus difficile). Il peut ainsi confronter l'information avec ses choix iconiques et en reconstituer les raisons implicites. Un ultime filtre demeure : le preneur d'image lui-même. Un photographe peut se retenir de prendre une image par courtoisie (ne pas gêner), par vénalité (certains sont corruptibles), par contrainte (la présence de censeur violent à ses côtés), par sens moral (refuser

de prendre le cadavre d'un soldat de son pays). Tout n'est pas bon à montrer et donc à prendre.

En dépit de ces réserves, les images de reportage fixe ou mobile sont innombrables. Celles des grandes agences nationales et des principaux journaux filmés ont été privilégiées. S'y ajoutent quelques émissions de télévision pour la période la plus récente. Cette documentation frappe par ses répétitions, sa redondance et par la régularité de ce qu'elle indique en matière de comportement. Les séries identitaires et celles de reportage rendent compte d'un même glissement de civilisation. Ce mot est la clé pour percevoir l'ordre du changement vécu depuis plus d'un siècle. Il consiste à la fois en un bouleversement de civilité et une réorientation de la culture. Culture et civilité, d'ailleurs, ne sont pas réductibles l'une à l'autre. Des sociétés distinctes peuvent partager une civilité, rarement une même culture.

C'est pour expérimenter cette limite que fut décidée la comparaison entre la France et l'Italie, deux sociétés «limitrophes et contemporaines», pour reprendre l'expression de Marc Bloch, qui ont connu un réveil de la démocratie électorale au même moment, attestant néanmoins une «différence de milieu»<sup>12</sup>. La contiguïté géographique et les relations culturelles importantes étaient de nature à permettre de distinguer entre les phénomènes culturels, les civilités et les enjeux de la civilisation occidentale. D'autres pays auraient pu fournir des résultats similaires avec de légères distinctions. Les États-Unis tous les premiers ont connu la même évolution de la présentation de soi. De la dignité austère des premiers gouvernants, dont le puritanisme tenait lieu de religion d'État, ils sont passés à un monde spectaculaire où le simulacre du sourire est omniprésent. Le changement s'est opéré un peu avant l'Europe. Il lui est cependant parallèle. Les autres pays européens auraient pu convenir aussi. Les glissements y sont identiques à quelques années près. La Péninsule avait l'avantage d'avoir de fortes spécificités régionales pouvant donner lieu à des variantes moins perceptibles dans un État aussi centralisé que la France. Elle jouissait, en outre, d'une solide tradition

<sup>12</sup> Bloch (Marc), «Pour une histoire comparée des sociétés européennes», [1928], in Bloch (Étienne) dir., *Histoire & historiens*, Paris, Colin, 1995, p. 96-114. Parmi les définitions de l'histoire comparée qui nous ont inspiré voir Haupt (Heinz-Gerhard), Kocka (Jürgen) hrg., *Geschichte und Vergleich*, Frankfurt, Campus, 1996, 338 p.; Kaelble (Hartmut), *Der historische Vergleich – Eine Einführung zum 19. und 20. Jahrhundert*, Frankfurt, Campus, 1999, 180 p.; Charle (Christophe), *Les intellectuels en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle – Essai d'«histoire comparée*, Paris, Seuil, 1998, 369 p.

de comparaison, depuis les récits de voyages du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment d'historiens aussi éminents que Taine ou Michelet.

La documentation réunie sur les deux pays fut lourde. Elle n'en reste pas moins partielle par rapport aux milliards de documents qui auraient pu être pertinents. Quelques chiffres méritent d'être rappelés. Le stock de la seule agence Magnum à Paris compte plus d'un million d'images. L'AFP rentre chaque année dans ses archives photographiques 250 000 images depuis 1985, sans oublier ses fonds antérieurs et, depuis deux ans, son service vidéo numérique. L'ANSA depuis 1960 assure chaque année plusieurs dizaines de milliers de photographies. À l'apogée des actualités cinématographiques, sept sociétés proposaient un journal filmé en France et autant en Italie. Environ une demi-heure de film à 18 images/seconde... La télévision a offert des milliers d'heures de programmation annuelle dont une partie a été archivée et sert à composer les documentaires qui font le bonheur des historiens. Le tri nécessairement opéré a dépendu de critères scientifiques et matériels.

Les caractéristiques différentes de conservation des fonds expliquent en effet des déséquilibres dans la comparaison entre France et Italie. Dans la Péninsule, il existe un certain émiettement. En France, d'immenses gisements sont rassemblés dans les grandes institutions de conservation (archives d'État, musées...). Pour l'entre-deux-guerres nous avons privilégié l'exemple italien car une source riche mettait mieux en lumière les processus en cours (les revues municipales). Dans l'hexagone, en revanche, les fonds privés (La Rocque, Blum...) offraient des portraits complémentaires. Après 1945, l'AFP et les actualités Gaumont étant d'accès facile, la France l'emporta sur l'Italie où la collection de l'ANSA ne commençait rigoureusement qu'après 1960. La fermeture du fonds manuel de cette agence nous interdit tout équilibre documentaire avant la phase d'entrée dans le numérique (1995). Les fonds privés (Bertarelli, Gronchi, Pertini...) permirent de compenser cette carence par un travail qualitatif. Après le passage au numérique, la consultation de l'ANSA ne fut pas si aisée car les codes d'accès au site m'étaient interdits. Il fallut donc aller à Rome pour consulter une source en principe disponible sur Internet! Par chance, les clichés les plus vendeurs étaient commercialisés par l'AFP qui voulut bien faciliter mon travail. D'où un angle de vision favorisant les leaders (Berlusconi, Prodi, Ciampi, d'Alema...) et les partis (leurs sites sont illustrés) pour observer l'Italie. Heureusement, la presse populaire corrigeait les impressions nées de la documentation. Ces disparités n'affectent cependant pas la lecture générale tant les fonds se répètent. Là encore, le quantitatif est un parachute. L'interprétation tient compte des carences iconiques. Elle conduit l'historien à relativiser le sentiment de l'éphémère et de l'inédit engendré par l'image.

En outre, les conditions d'accès aux images mobiles sont plus difficiles que pour les images fixes. J'ai donc privilégié les secondes d'autant plus que, pour une large période, elles constituaient les seules traces disponibles. L'actualité télévisée finalement peu exploitée ici mériterait un travail plus systématique. La comparaison entre France et Italie, là aussi, dépendait de l'inégale ouverture des fonds de la RAI (peu de choses) et de l'INA (la caverne d'Ali Baba). Le déséquilibre était trop flagrant. Nous avons donc privilégié des documents révélateurs par leur contexte et leur sujet et puisé à des fonds accessibles plus aisément (médiathèque de l'Institut culturel italien ou de Sciences po Paris et surtout Forum des images). Par ailleurs, la mémoire photographique affecte celle des documents filmés par un effet de synthèse. Le souvenir se concentre sur les images diffusées dans la presse, même quand un document filmé en est à l'origine. En cherchant des commentaires sur les postures et les comportements, les textes de presse étaient souvent plus riches que les commentaires sonores des films parlants ou les plaques d'introduction des actualités muettes. La photographie fige les hommes dans la posture idéale que les rédacteurs souhaitent conserver. Elle lisse le déroulement de l'événement. Elle favorisait donc une meilleure interprétation des attentes de comportement en fonction de leur sens symbolique.

Ainsi, Mussolini filmé lors de sa visite avec le roi à l'autel de la patrie est grave, puis souriant, puis retrouve un visage grave. Les photographies insistent uniquement sur cette posture et escamotent le sourire qu'il fit en réponse à celui du roi. Il fallait coller à la fonction. Plus près de nous, un autre cas s'impose. Les affiches photographiques et les illustrations de presse privilégient une image souriante de Silvio Berlusconi. Or les spectateurs qui le regardent à la télévision voient bien qu'il possède un port distingué et conserve une allure généralement sérieuse. Tous retiennent prioritairement son sourire, indice de son dynamisme.

Ces recadrages de la perception des événements correspondent à la conduite légitime des élus à une époque donnée<sup>13</sup>. Ils traduisent une sémiotique des expressions, voire des émotions. Comme si exprimer un sentiment conférait une valeur supplémentaire à l'événement et facilitait l'écoute d'une personnalité. La compétence des hommes à interpréter ces visages est vraisemblablement génétique. Chacun sait lire sur les traits les émotions de ses semblables. Les

<sup>13</sup> Corbin (Alain), *Le miasme et la jonquille – L'odorat et l'imaginaire social XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Flammarion, 1986, 336 p. avait souligné le rôle joué par la perception dans la construction des rôles sociaux.

comédiens les reproduisent en se plongeant artificiellement dans un état d'âme. La reconnaissance vaut surtout pour les émotions de base. Elle est plus difficile en matière d'expressions complexes. Les humoristes en ont conscience, quand ils introduisent un dialogue troublant dans une scène identifiable pour tous

La capacité d'interpréter les émotions individuelles serait donc génétiquement programmée, tout comme l'expression des sentiments<sup>14</sup>. Elle sert de garde-fou à l'historien, car, comme tout homme, il possède cette qualité. Toutefois, il n'échappe pas au risque de mal interpréter une scène ou une expression. L'erreur est alors de manquer une émotion individuelle.

Mais le présent travail se refuse à être l'histoire psychologique de quelques personnes dont on chercherait à rapporter les tourments. Il prétend se situer sur le terrain des comportements collectifs. Les éventuelles appréciations erronées d'une situation sont donc compensées par la multitude d'événements et de documents pris en compte pour retracer l'évolution des attitudes.

Les émotions collectives dans ce travail sont d'abord la somme de comportements observables, pouvant se rapporter sans trop d'équivoque à une émotion dite de base<sup>15</sup>. Cette méthode a permis de souligner le passage de la gravité au sourire et de tenter d'en inférer les incidences en matière de gestion des émotions dans l'espace pu-

<sup>14</sup> L'ouvrage essentiel qui établit ce lien et propose une méthodologie de traitement des comportements faciaux reste Ekman (Paul) éd., *Emotion in the Human Face*, Paris-Cambridge, Maison des Sciences de l'homme et Cambridge University Press, 1982, 438 p.; sur le problème des sentiments dans le règne animal, Fontaine (Yves-Alain), *L'évolution sentimentale*, Paris, Odile Jacob, 1996, 185 p. Pour une introduction à la question du gène, Gros (François), *La civilisation du gène*, Paris, Hachette, 1989, 138 p.; pour compléter une certaine lecture biologique du comportement et de la culture, voir De Waal (Frans), *Le bon singe – Les bases naturelles de la morale*, Paris, Bayard éditions, 1996, 360 p.; du même, *Politique du chimpanzé*, Paris, Odile Jacob, 1995, 243 p.; sur les possibles reversions de la culture sur l'évolution, Cavalli-Sforza (Luca), *Gènes, peuples et langues – Travaux du Collège de France*, Paris, Odile Jacob, 1996, 323 p. À propos des expressions du visage, une approche originale par rapport aux autres espèces se trouve dans Napier (David), *Masks, Transformation and Paradox*, Los Angeles, University of California Press, 1986, 282 p.

<sup>15</sup> Nous avons privilégié la typologie de Ekman (Paul) éd., *Emotion in the Human... op. cit.*, p. 40-55. Il commence par préciser que les émotions peuvent être physiquement traduites en attitudes avant de dresser une liste provisoire d'émotions de base pouvant être exprimées par les traits du visage. Reprenant les travaux antérieurs, il détermine les émotions qui ont ensuite été testées visuellement sur des sujets ressortant de l'aire culturelle anglo-saxonne et d'autres civilisations. Ces émotions sont la joie (*Happy*), la surprise (*Surprise*), la peur (*Fear*), la colère (*Anger*), la tristesse (*Sad*), le dégoût (*Disgust*). Elles sont exprimées par une combinaison de mouvements des muscles faciaux.

blic. Une série de réactions lisibles dans la presse évoque les sentiments du pays confronté à de graves événements. Toutefois, ces émotions relèvent plutôt de la gestion des opinions publiques par les élites que d'une véritable psychologie sociale expérimentale<sup>16</sup>. En d'autres termes, interpréter les dispositifs scéniques et les comportements de masse à partir de la joie de la victoire ou de la peur du communisme me paraît davantage refléter un montage propagandiste qu'une véritable émotion fondamentale, c'est-à-dire capable de modifier les attitudes, la gestuelle et les référents comportementaux<sup>17</sup>. Ces émotions publiques, pour leur donner un autre nom, jouent sur la culture en ce qu'elles suscitent des paroles et des actes d'un type déjà dominant. Elles n'ont que peu de prise sur les civilités qui s'imposent en amont. Elles s'inscrivent dans le cours de la civilisation sans vraiment la modifier.

On comprendra dès lors que la chronique de ce travail ne se place pas uniquement dans la scansion des actes politiques mais qu'elle rende compte des occurrences visuelles comme d'événements à part entière. Un film exprime un état des conduites. La scène qui s'y déroule n'est pas forcément prédéterminée en tant que séquence limitée dans le temps. Le décalage est grand entre le plan cinématographique ou photographique, voire la séquence qui montre un acte, et la représentation que les personnages historiques se font de leur action. Il est aisé, en regardant un film, de noter le moment où les auteurs insistent sur l'immixtion de la violence. Il est plus difficile, pour qui participe à une réunion, de réaliser qu'elle est en train de tourner à l'émeute si le lieu d'affrontement se trouve à l'extérieur de la salle où l'on continue d'applaudir le leader dans une atmosphère « bon enfant ». Le sens des gestes a ainsi une dimension située dans le temps, mais il est aussi admis que cette sémantique du corps répond à une syntaxe étudiée par différentes disciplines<sup>18</sup>. L'historien

<sup>16</sup> La psychologie sociale fournit d'excellentes indications pour aborder les comportements et les civilités, voir en particulier le pionnier Moscovici (Serge), *L'âge des foules*, Bruxelles, Complexe, éd. 1991, 512 p.; voir surtout les très stimulants ouvrages de Beauvois (Jean-Léon) & Joule (Robert-Vincent), *Soumissions et idéologie – Psychosociologie de la rationalisation*, Paris, PUF, 1981, 208 p.; *Petit traité de la manipulation à l'usage des honnêtes gens*, Grenoble, PUG, éd. 1996, 231 p.; plus littéraire Canetti (Élias), *Masse et puissance*, Paris, Gallimard, éd. 1986, 526 p.; sans oublier les introductions à la psychologie politique Rouquette (M.-L.), *La psychologie politique*, Paris, PUF, 1988, 120 p.; Dorna (Alexandre), *Fondements de la psychologie politique*, Paris, PUF, 1998, 261 p.; Rouquette (M.-L.), *Sur la connaissance des masses – Essais de psychologie politique*, Grenoble, PUG, 1994, 221 p.

<sup>17</sup> Une définition qui s'écarte donc de celle de Nolte (Ernst), *La Guerre civile européenne 1917-1945*, Paris, éd. Des Syrtes, 2000, p. 39 *sq.*, p. 46 pour « les émotions de base ».

<sup>18</sup> L'une des démarches essentielles est celle de la proxémie, voir Hall

penché sur son écran ou sur le papier tient compte de ces lectures, mais il privilégie surtout les horizons d'attente des faiseurs d'images. La compétence de ces derniers, réalisateurs, rédacteurs graphiques ou photographes, délimite ce que le geste signifie à un moment donné et comment il s'insère dans le système des comportements d'une époque<sup>19</sup>.

La politique est un laboratoire pour l'historien. Elle constitue un lieu délimité où le chercheur teste des interrogations touchant les sociétés humaines en tentant, tel un laborantin, de limiter les

(Edward T.), *La dimension cachée*, Paris, Le Seuil, 1978; *id.*, *Le langage silencieux*, Paris, Le Seuil, 1984, 240 p. La communication sert de point de rencontre entre divers auteurs, Winkin (Yves) éd., *La nouvelle communication*, Paris, Le Seuil, 1981, 380 p.; Watzlawick (Paul), Helmick Beavin (Janet), Jackson (Don D.), *Une logique de la communication*, Paris, Le Seuil, 1972, 286 p.; Watzlawick (Paul), *La réalité de la réalité – Confusion, désinformation, communication*, Paris, Le Seuil, 1978, 240 p. La pragmatique est le modèle sous-jacent. Pour une présentation des classiques, malgré l'absence d'un extrait d'Austin, voir Giglioli (Pier Paolo) dir., *Language and Social Context*, Londres, Penguin, 1972, 384 p.; j'ajoute un des livres de l'école française, Kerbrat-Orecchioni (Catherine), *L'implicite*, Paris, Colin, 1986, 404 p. La lexicométrie s'est adaptée à ce nouveau champ, voir le collectif *L'image candidate à l'élection présidentielle de 1995*, Paris, L'Harmattan, 1999, 260 p. Voir le travail spécifique sur la gestuelle de Calbris, Geneviève, «Geste et parole», *Langue française*, n° 68, 1985, p. 66-83; Calbris (Geneviève), Porcher (Louis), *Geste et communication*, Paris, Hatier, CREDIF, 1989, 127 p.; des éléments fondamentaux se trouvent dans le n° 67 de *Mots*, «Paroles en image à la télévision», 2001. La sociologie interactionniste a produit de belles œuvres en particulier le fondamental Goffman (Erving), *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit, 1973, 2 vol.; *id.*, *Façons de parler*, Paris, Minuit, 1987, 278 p.; voir aussi en ethnologie d'abord les contributions en immersion en particulier celle d'Abélès (Marc), *Jours tranquilles en 89, ethnologie politique d'un département français*, Paris, Odile Jacob, 1989, 352 p. Dans une dimension plus théorique Bourdieu (Pierre), *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980, 476 p. Sans oublier Geertz (Clifford), *Bali... op. cit.*, 1983; Héritier (Françoise), *De la violence*, Paris, Odile Jacob, 1998-2000, 2 vol. La revue *Ethnologie française* publie de nombreux textes qui ont cette préoccupation comportementale. Parmi les inclassables Cyrulnik (Boris), *Mémoire de singe et parole d'homme*, Paris, Hachette, 1984, 303 p.; Souzenelle (Annick de), *Le symbolisme du corps humain*, Paris, Albin Michel, éd. 2000, 492 p.

<sup>19</sup> *France-Actualités*, juillet-août 1944, nb, 19 min, vdp 4792. Pour prendre un exemple, lors des funérailles de Philippe Henriot, ses partisans, après avoir exposé le corps devant l'hôtel de ville de Paris, le portent à Notre-Dame vers 21h30. Alors que la nuit tombe, ils le veillent et l'accompagnent avec des flambeaux. Il est clair qu'il s'agissait pour les acteurs comme pour le réalisateur de souligner la retouche au cérémonial adopté pour les hommes d'État de la III<sup>e</sup> République à la collaboration. La marche aux flambeaux anticipait une des phrases du commentaire incluant la France dans la construction nazie : «C'est la communion de tous dans le souvenir de celui qui est mort pour la France et qui est regretté par l'Europe entière». Presque la reconnaissance d'un statut de SS français pour Henriot.

contraintes qui pèsent sur l'expérience. Bien des traits mis au jour dans le présent travail paraissent extrapolables à d'autres milieux. La crise actuelle de l'autorité est un des sujets transversaux que la recherche éclaire. Pour la comprendre, il faut remonter haut dans le passé et penser notre manière de concevoir l'autorité elle-même.

La gravité commence bien avant la mise en place des images d'empreinte. Elle poursuit vraisemblablement les voies ouvertes par la religion civique monarchique, en France comme en Italie. La première partie de cet ouvrage est consacrée à l'emprise des liturgies, jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Le système liturgique subsiste au-delà, mais ses expressions ont bien du mal à se faire reconnaître pour ce qu'elles étaient : des actes de piété, de foi en la patrie. Quelque chose a changé depuis la fin des années 1950. Michel Foucault avait pointé ce moment comme celui d'une rupture fondamentale pour l'*épistémè* des sciences de l'homme<sup>20</sup>. Observant le mythe de guerre, George Mosse situait sa fin à la même période.

L'historien des comportements note une coupure identique. Le changement de conception du corps paraît radical. Comment l'expliquer? L'hypothèse privilégiée ici relève du glissement de civilisation dû à un retournement du paradigme de la gravité à cause du trop-plein de puissance qu'il avait atteinte, et parce qu'il était en train de perdre son efficacité magique. D'une part, la multiplication des naissances et le *baby boom* renversaient la valeur accordée à l'âge mûr, soutien premier de cette posture. De l'autre, les possibilités stratégiques ouvertes par l'atome changent les effets de la guerre et radicalisent son potentiel destructeur, au point de la priver d'héroïsme. Enfin, l'opulence économique et le déploiement corrélatif de l'État-providence ont redessiné la fonction du politique. Le triptyque gravité-autorité-dignité, adossé aux religions civiques, se trouve cantonné à quelques rares conservatoires qui en maintiennent l'apparence alors qu'il est vidé de sa substance, tel un prédateur naturalisé.

La généralisation du sourire est abordée dans la seconde partie. Elle n'est pas aussi radicale que le pensent certains historiens dont Stephen Gundle<sup>21</sup>. Elle commence après la Première Guerre mondiale, timidement. Sa diffusion après la Seconde Guerre mondiale est régulière. Pour cette raison, le sourire est apparu comme l'ex-

<sup>20</sup> Foucault (Michel), *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, éd 1990, 400 p.

<sup>21</sup> Gundle (Stephen), «Cultura di massa e propaganda politica : consumismo, pubblicità e divismo nelle campagne elettorali del secondo dopoguerra», in Maurizio Ridolfi dir., *I linguaggi della politica nell'900 – Propaganda e comunicazione di massa nella storia delle campagne elettorali*, colloque de Viterbe, 3-5 avril 2001, 3 p.

pression accompagnant une modalité intermédiaire de mise en scène du politique : le passage de l'autorité à la séduction. Il serait le passeur entre la gravité et le naturel, parce qu'il correspond à une écriture hiérarchisée de la présentation de soi. Le sourire politique va du haut vers le bas. Il prétend entraîner les électeurs. Il descend de l'image vers le spectateur qui en reçoit la caresse comme une bénédiction. Il dit un culte du bien-être partagé par les survivants du totalitarisme : les lèvres se retroussent davantage et les dents brillent mieux après la chute du communisme.

Après les éclats du sourire vient la fiction du naturel qui détend le rire et le conduit à dépasser sa fonction originelle d'expression du bonheur public. Le *diktat* du naturel pèse aussi sur la lecture des émotions graves et des larmes en les détachant du rituel et de la piété partisane pour les ramener à la sensibilité d'une personne dont on suppose les capacités d'écoute. La gravité qui subsiste est dans la nature des choses, fruit des tragédies humaines. Elle conserve sûrement sous sa fourrure sa puissante ossature prête à griffer à la moindre greffe.

Ce parcours dans l'histoire des postures et des comportements rompt avec une lecture désincarnée des actes publics. Il rend compte des particularités de situations marginales mais dans leur relation à un âge de la civilisation. L'histoire retrouve sa vocation à concilier l'universel et le particulier et sa capacité à critiquer la politique contemporaine, trop souvent lieu d'exposition de l'obscénité des sociétés. Derrière l'apparence anecdotique d'une coupe de cheveux ou d'une poignée de mains se joue le drame de la maturité civique et de la capacité des peuples à prendre en charge leur destinée, démocratiquement.